La famille des "tempêtes en mer" : essai de généalogie (Rabelais, Thevet et quelques autres)

Autor(en): **Lestringant, Frank**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1984)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870773

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA FAMILLE DES «TEMPÊTES EN MER»
ESSAI DE GÉNÉALOGIE
(Rabelais, Thevet et quelques autres)

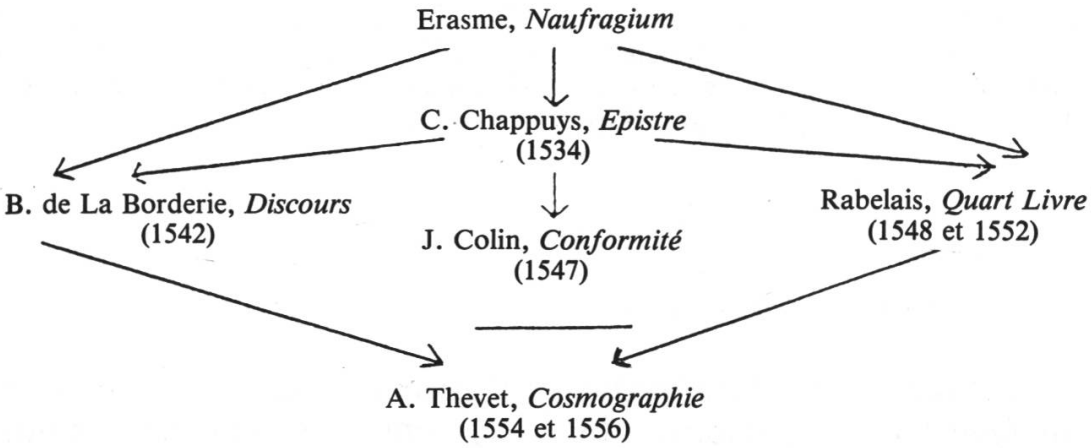
«Lieu» particulièrement fécond de tout voyage maritime, la tempête se déplace de texte en texte avec une mobilité extrême dans les années qui précèdent et suivent immédiatement les deux éditions du *Quart Livre*, en 1548 et en 1552. La généalogie très partielle de ce motif sera le prétexte à évoquer moins les illustres prédécesseurs — depuis longtemps reconnus pour la plupart — que les humbles «collatéraux» de l'abstracteur de quinte essence: Bertrand de La Borderie, Jacques Colin, André Thevet. Ces dérives autour de Rabelais permettront d'observer l'entrecroisement de deux traditions: l'une, courtoise et amoureuse, assimilant l'amour au navigage; l'autre, évangélique et érasmienne, qui fait du péril en mer la pierre de touche de la vraie foi. Au terme, l'on constatera l'absence de frontière entre la fiction poétique et ce qui se donne, comme chez Thevet, pour une authentique relation de voyage.

Une tempête chasse l'autre

Les tenants et aboutissants de l'épisode de la tempête en mer du *Quart Livre* (chapitres 18 à 24) sont suffisamment connus depuis les travaux fondamentaux de M.A. Screech, récemment résumés et mis à jour par Florence M. Weinberg.[1] Le but du présent essai de généalogie n'est donc pas d'apporter une lumière totalement nouvelle sur la genèse d'un texte justement célèbre pour la complexité de la position religieuse — entre orthodoxie et Réforme — qui s'y dessine dans l'intervalle des rédactions de 1548 et de 1552. Au lieu de reparcourir après bien d'autres la ligne d'ascendance directe d'un épisode qui procède, comme l'on sait, de l'entrecroisement de deux traditions (celle, évangéliste, que fonde le *Naufragium* d'Erasme, et celle, héroïco-comique, illustrée par tel livre des *Macaronées* de Folengo, où l'attitude veule, couarde et superstitieuse de Cingar contraste avec la conduite active et résolue du chevalier Balde[2]), nous emprunterons la voie

détournée d'une série d'écrits «collatéraux», laquelle, issue du même «colloque» érasmien, aboutit en plusieurs étapes à une authentique relation de voyage, la *Cosmographie de Levant* du moine d'Angoulême André Thevet.[3]

Ainsi que l'indique le *stemma* ci-après, cette métamorphose d'un entretien familier à nette connotation satirique — le *Naufragium* vitupère le culte idolâtre rendu à la Vierge et aux saints, il ridiculise en outre le rite de la confession — en la péripétie d'un itinéraire de pèlerinage — l'ouvrage de Thevet est bien au départ le récit d'une visite en Terre Sainte accomplie dans les années 1549-1552 — emprunte secondairement le truchement de Rabelais. Au carrefour des voies tracées en amont par Erasme et le poète Claude Chappuys, dont l'*Epistre d'une Navigation* porte la date du 30 octobre 1534[4], et en aval par la *Cosmographie de Levant*, le relais du *Quart Livre* a contribué à fixer et à diffuser un modèle topique. Telle apparaît donc la famille érasmienne des «tempêtes en mer»:



Symétrique de la suite rabelaisienne et quelque peu antérieure à elle, le *Discours du voyage de Constantinoble* de Bertrand de La Borderie, relation versifiée d'une mission diplomatique auprès de la Sublime Porte dans la compagnie du Baron de Saint-Blancart en 1537-1538[5], a lui aussi canalisé le message érasmien en direction de la *Cosmographie* de Thevet.

Parmi les traits communs à toutes ces «tempêtes», qui se suivent avec la même densité qu'une famille de dépressions atmosphériques dans le ciel européen des années 1530 à 1550, l'on remarque une aptitude particulière à la moralisation. En tant qu'épreuve cruciale, le naufrage ou son risque imminent — et c'est la variante narrative qui va l'emporter après Erasme — per-

met de qualifier une attitude morale privilégiée, que celle-ci soit expliquée en termes strictement psychologiques ou rapportée au contraire au plan supérieur de la théologie, et de définir par contraste son envers satirique. Le couple Balde-Cingar, relayé par le duo Pantagruel-Panurge (qui se complique, il est vrai, d'un troisième intervenant, l'actif et blasphémateur frère Jean des Entommeures) forme une sorte de paradigme immuable. Dans les œuvres de seconde ou de troisième génération de Claude Chappuys, Bertrand de La Borderie, Jacques Colin et André Thevet ce sera l'antagonisme de la foule anonyme — équipage et passagers confondus dans la même fonction négative de repoussoir — et du narrateur et protagoniste, lequel se donne tout naturellement le beau rôle: exemple de constance amoureuse délivré par Claude Chappuys et Jacques Colin, soumission au Grand Patron et foi dans Sa divine Providence pour Bertrand de La Borderie et André Thevet.

C'est aux différents avatars de cette antithèse en actes et en personnes que nous consacrerons ce parcours de la lignée collatérale des tempêtes en mer. D'autres points de convergence auraient mérité sans doute d'être analysés ici: par exemple le cadre formel de ces récits maritimes qui recourent presque toujours à la liste, qu'il s'agisse de dresser le catalogue des vaines conjurations du vulgaire, comme le fait La Borderie d'après Erasme:

> *Tous mariniers commencent à crier*
> *Misericorde, et à genoulx prier:*
> *Lun saincte Barbe, et lautre sainct Anthoine,*
> *Lautre fait veu, de s'aller rendre moyne*
> *Incontinent qu'il aura repris terre.*
> *Lun son salut recommande à sainct Pierre.*
> *Lautre promect de donner à sainct Cyre*
> *Sa pesanteur, et quantité de cire...*[6]

ou d'égrener la litanie des termes nautiques, qui, de Claude Chappuys à Rabelais, et de Rabelais à André Thevet, tendent à épuiser le lexique du métier, en dispersant à tous vents

> tillac, mast, traversier, où ils attachent les voiles, antenne, espallier, terzerol, trinquet, gomenes, qui sont les grosses cordes: maimonette, qui est le bois où ils attachent les voiles: hune, prouë, scandalar, qui est une chambrette sur l'esquille: artillerie et timon.[7]

Tout se passe dans ce cas comme si le tumulte des éléments se

transportait au dictionnaire et à la syntaxe, affectant l'ordre des mots aussi bien que l'espace logique de la description. En faisant ainsi parade d'un savoir technique proliférant, le narrateur vise, sinon à éblouir le lecteur — cela est vrai surtout d'André Thevet[8] —, du moins à le convaincre de l'horreur réelle du spectacle dont il l'accable. Ressortissant au genre épique, de telles accumulations rhétoriques sont paradoxalement destinées à vraisemblabiliser l'histoire par une totale et progressive désémantisation des vocables qui s'y trouvent rassemblés pêle-mêle.

Mais ces isomorphismes — tempête lexicale et litanies ironiques — apparaissent en quelque sorte secondaires par rapport à la structure dialogique que nous avons plus haut soulignée. L'invariant narratif est cet événement à deux personnages — individuel ou collectif, et, le plus souvent, individuel contre collectif —, dont le contraste valorise l'un des deux termes au détriment de l'autre et développe simultanément une leçon morale à résonance courtoise ou théologique.

Une fois posé ce cadre général, force est de reconnaître en effet la remarquable diversité des discours qui trament ces «tempêtes en mer». Rien de commun alors entre l'inspiration amoureuse d'un Claude Chappuys ou d'un Jacques Colin, qui, à aucun moment de leurs épîtres respectives, ne s'écartent de leur thème lyrique, et le registre plus grave, et véritablement religieux par endroits, auquel atteignent tour à tour Rabelais, La Borderie et Thevet. Outre la variété des genres abordés — l'épître poétique en alexandrins ou en décasyllabes (Chappuys et La Borderie), la pièce strophique (J. Colin), le roman (Rabelais), le dialogue (Erasme) et la «polyhistoire», qui mêle au témoignage personnel du voyageur des matériaux d'encyclopédie (André Thevet[9]) —, il n'est pas d'unité de sens au corpus littéraire des tempêtes. Une telle disparate de ton et d'intention rend d'autant plus remarquables les filiations insolites et continues qui mènent de la *philosophia Christi* à la poésie de cour, et du lyrisme post-marotique à la pré-Réforme. De l'origine au terme, et quelle que soit la chaîne que l'on suive, les emprunts d'une œuvre à celle qui la précède immédiatement dans la série sont souvent littéraux, comme de Chappuys à Erasme, de Thevet à La Borderie et Rabelais. Mais de proche en proche et d'imitation en imitation, c'est la signification même de l'épisode qui se trouve transformée. Telle est la sorte de «création continuée» qui, par le détour profane de Claude Chappuys et de Bertrand de La Borderie, part d'Erasme et ramène à Rabelais.

Le détour profane: Claude Chappuys, Bertrand de La Borderie

Dans son *Epistre d'une Navigation* composée en octobre 1534 et adressée à une demoiselle inconnue, Claude Chappuys suit par endroits le texte du *Naufragium* de la manière la plus littérale. Non seulement il emprunte à Erasme le catalogue topique des prières et adjurations adressées à la Vierge et aux saints[10], mais ailleurs il coule dans le moule prosodique une comparaison truculente venue de son devancier et qui devient pour le moins déplacée dans ce nouveau contexte:

> *Et les alpes convient verrues extimer,*
> *A la comparaison des undes de la mer*
> *Dessus nous eslevée, en sorte que je croy*
> *Que l'on pourroit toucher à la lune du doy* (v. 253-256).

Le mouvement hyperbolique et contrasté, qui provient lointainement du premier chant de l'*Enéide*, v. 106-107, emprunte ici son expression exacte au témoignage d'Adolphe, le protagoniste du *Naufragium*.[11]

Un point toutefois mérite d'être noté: si Claude Chappuys s'est montré fort attentif au texte d'Erasme, dont il devait à cette époque partager les idées religieuses — et l'on sait qu'il inclinera plus tard au «luthéranisme»[12] —, il s'est abstenu de proposer dans son *Epistre* une claire alternative à la conduite des mauvais chrétiens qui jurent par toutes les Saintes Vierges de France et d'Italie. Ou plutôt la satire des superstitions populaires empreintes de «papisme» et d'idolâtrie, trouve une antithèse sur un plan tout différent. Au lieu d'opposer l'humble et secrète prière du vrai fidèle à la bruyante démonstration du populaire, le narrateur reporte toute sa «fiance» en celle qu'il adore:

> *A vous seulle, me voue, en vous seulle, j'espoire* (v. 133).

L'étrange contraste que forme alors ce vœu amoureux avec les cris de désespoir de l'équipage achève de discréditer les invocations à «Nostre Dame / Du Puy, et de Laurette» qui montent du navire en perdition.[13] Celles-ci se trouvent exactement profanées en ce parallélisme brutal, et l'ironie n'en est que plus cinglante à l'encontre des espérances très matérielles des matelots et forçats.

Le traditionnel tableau des «miseres de ceulx qui vont sur la mer», pour paraphraser Pierre Boaistuau[14], débouche ainsi sur

l'hommage courtois à la bien-aimée. L'épître entière de Chappuys est du reste animée par cette morale d'une inspiration purement profane. Et la prolixe peinture des difficultés du «marinaige» sert constamment de contrepoint aux peines de cœur de l'amoureux éconduit. Les alternances de calme et de danger, de bonace et de tempête sont la métaphore inlassable des tourments de l'amour. Ce *topos* en faveur chez certains des grands rhétoriqueurs sera notamment illustré en un parallèle des plus rigides par Jacques Colin dans son poème de la *Conformité de l'Amour au Navigage*, publié en 1548 dans un recueil où figure également le *Discours du Voyage de Constantinoble* de Bertrand de La Borderie[15]. Les différentes parties du navire — «arbre», voiles et timon — engendrent la liste des métaphores du désir inassouvi. Vient l'inévitable épisode d'une tempête toute symbolique, amenant la comparaison, cette fois dénuée d'ironie et de verve, entre la prière aux saints et l'invocation à l'idole charnelle de l'aimée:

> *Chacun de nous se voue à joinctes mains,*
> *Eux à celuy des sainctz, qui leur duict mieux,*
> *Et moy à vous déesse des humains,*
> *Ou à l'enfant, qui regne sur les dieux*[16].

Rhétorisation scolaire du poème de Claude Chappuys, la conformiste épître de Jacques Colin efface de son modèle toute intention satirique, jusqu'à faire oublier le substrat érasmien qui fondait cette péripétie secondaire des vœux à l'heure du naufrage. Seule rémanence de cette empreinte première: l'élection du saint de secours au libre choix de chacun. De ce point de vue, l'originalité et le talent de Chappuys consistent à replacer en situation le parallélisme topique entre l'amour et la mer. Chant amoureux d'exil, l'*Epistre d'une Navigation* est aussi et peut-être d'abord la narration poétique d'un voyage. Du reste, au fil de ces quatre cents alexandrins, l'on ne sait pas toujours qui, de l'amour ou du navigage, est le comparant et le comparé. Sans doute les apostrophes à la belle indifférente jalonnent-elles de façon parfois bien redondante le récit, dès lors fragmenté, du parcours vers Rome. Il n'y a plus un épisode unique de la «tempête en mer», isolable en un point de l'itinéraire, mais un semis d'incidents tempêtueux dispersés parmi les litanies de l'aimée.

* * *

L'analyse de la tempête devrait interdire de voir dans le *Discours* de Bertrand de La Borderie le simple plagiat de l'*Epistre* de

Chappuys, comme Charles H. Livingston invitait à le faire.[17] En effet, si La Borderie dédie son œuvre — une épître en décasyllabes — à une «Damoiselle Françoyse», l'on observe dans ce récit d'une navigation, qui inclut l'immanquable épisode des périls, un remarquable entrecroisement de thèmes: l'amour sacré s'y marie à l'amour profane. D'entrée de jeu, La Borderie a pris soin d'avertir le lecteur de l'honnêteté de son intention. Alors que Chappuys ne précisait pas le genre d'amour qu'il vouait à sa belle, La Borderie dit être animé «d'amour honneste» et vouloir épouser la destinataire de sa longue épître. C'est du reste la seule nécessité d'un voyage diplomatique à «Constantinoble» qui a «interrompu et différé» ce pieux dessein. Dès lors, La Borderie va pouvoir orchestrer symphoniquement ses accès de mélancolie amoureuse, par exemple lors du séjour forcé à Chios («Je voys, je viens, j'espere, je regrette»), et sa confiance toujours réitérée dans le «grand patron, qui en plus fort orage / A tous les siens preservez de naufrage»[18]. Nullement incompatibles n'apparaissent alors l'orientation profane de l'épître amoureuse et la tonalité chrétienne — ou plus exactement évangéliste — d'une séquence comme celle de la tempête. Très certainement, La Borderie a conjugué à l'imitation très partielle de Chappuys, n'en déplaise une fois de plus à Charles Livingston, la leçon — et non plus seulement la lettre — du *Naufragium* d'Erasme. Il suffit que le vent se lève et que, suivant une image déjà recueillie de Virgile et d'Erasme par son prédécesseur,

> *Jusques au Ciel galeres sublimees,*
> *En un instant semblent estre abysmees*[19],

pour que la relation passionnelle à l'absente cède la place au rapport immédiat à Dieu: au lieu des plaintes de l'amour, la prière fervente proférée «plus de cueur que de bouche»[20].

L'antithèse offerte par la conduite du narrateur et celle de ses compagnons d'errance n'est plus alors l'effet d'une passion solitaire qui se manifeste en mouvements désordonnés et dans le mépris de «tous deduits» — ainsi aux rivages de Chios —, mais c'est désormais l'opposition, relevant quant à elle d'une tout autre topique, qui sépare le vrai chrétien du populaire superstitieux et blasphémateur. Renversement complet de cette relation structurante du «je» et du «nous»: c'est au plus fort du danger que la quiétude vient au mélancolique — preuve suffisante de l'«honnêteté» de son amour que supplante alors, en ces circons-

tances extrêmes, la «fiance» pleine et entière en Dieu[21]. Il est tout à fait remarquable de voir que La Borderie, qui s'inspire au demeurant de Chappuys pour le lexique de termes nautiques dont pullule sa narration, renoue fort exactement ici avec le schéma érasmien, dont il devait avoir par ailleurs une connaissance directe. Aux «exhortemens, et conjurations» de l'équipage, que le narrateur estime «plaines de folle mocquerie», il répond par l'attitude humble et confiante du chrétien évangélique:

De peur aussi ne fus tant surmonté,
Que tousjours n'eusse espoir en la bonté
Du grand patron, qui en plus fort orage
A tous les siens preservez de naufrage.
Lors envers luy j'adressay mes prieres,
Sans m'effrayer du bruict qui ne sert gueres.
Disant, Seigneur, ton bon plaisir soit faict
Sur moy ton serf, de peché tresinfect.
Si a ce corps est venue son heure
Vueilles au moins que l'ame point ne meure...[22].

Dans ce passage précis, expression condensée des péripéties maritimes que Chappuys avait égrenées au fil de son *Epistre*, la figure de la femme aimée s'efface complètement devant celle du Père, le Dieu servateur qu'invoquera à son tour le héros de Rabelais aux chapitres 21 et 22 du *Quart Livre*.

L'on sait que Pantagruel conjugue au cri des disciples dans la tempête à Tibériade: «Seigneur Dieu, saulve-nous: nous périssons!» (*Matthieu*, VIII, 25) la prière du Christ au Mont des Oliviers: «Non toutesfoys advieigne scelon nos affections, mais ta saincte volunté soit faicte!» (*Luc*, XXII, 42). La Borderie n'a retenu que l'écho de Géthsémani, acceptation humble et lucide du sacrifice imminent. A la différence de la prière à «haulte voix» de Pantagruel[23], qui retentit parmi tout l'équipage, le protagoniste du *Discours* garde pour lui-même les termes de son invocation. L'autre élément par lequel le personnage mis en scène dans le *Voyage de Constantinoble* se distingue du porte-parole de Rabelais est la coopération au salut, que Pantagruel traduisait dans les termes les plus concrets en prenant part à la manœuvre. Loin de cet élan synergique vers la rédemption, La Borderie se contente d'assister en spectateur recueilli et passablement méprisant («quand je y pense, il fault que je m'en rie», dit-il après coup des «conjurations» de l'équipage) au naufrage spirituel de ses compagnons de bord.

Quoi qu'il en soit de ces nuances entre deux œuvres dérivées sans doute d'un même texte premier, et tout en reconnaissant la moindre part d'innovation de Bertrand de La Borderie par rapport à Rabelais, il convient d'observer que l'auteur du *Discours* fut le premier à rechristianiser un thème que son devancier Claude Chappuys avait délibérément laïcisé et réduit à une pure raillerie sur le culte des saints. Alors que Chappuys se consolait en plein orage au seul ressouvenir de sa mie, il faut à La Borderie, qui se place par ailleurs dans le même registre de la poésie lyrique et courtoise, ce recours à la prière fervente et résignée pour conjurer le péril — dès lors plus spirituel que physique — de la «tempête en mer». Le *Discours du Voyage de Constantinoble* n'est donc en aucune manière l'imitation servile de l'*Epistre* de Chappuys. Il n'emprunte à celle-ci — outre un cadre d'exposition et le catalogue de termes nautiques que l'on retrouvera, encore amplifié, dans le *Quart Livre* — qu'un parallèle topique: amour et navigage. L'on a vu que dans le traitement de ce thème l'abbé Jacques Colin se montrait un copiste autrement plus servile.

Par l'épisode crucial de la tempête, le *Discours* échappe au genre strict de la poésie amoureuse: le lyrisme s'y subordonne à une profession de foi évangéliste. Il est pour le moins singulier de constater que cette imitation d'imitation nous ramène, au terme du parcours, au texte premier d'Erasme. Comme le remarquait Gérard Genette à propos d'un exemple littéraire récent — le double *Vendredi* du romancier Michel Tournier[24] —, il arrive que l'«hyper-hypertexte» — ou la transposition au second degré — livre la copie conforme du modèle de départ. Cet effet de boucle par lequel, de dérivation en dérivation et de retouche en retouche, l'*hypertexte* lointain rejoint assez exactement l'*hypotexte* — ou sous-texte initial —, se trouve accompli avec tel chapitre de la *Cosmographie de Levant* du moine franciscain André Thevet consacré à l'Isle de Chios[25]. L'expression en dérive littéralement du *Discours* de Bertrand de La Borderie, lui-même tributaire de Chappuys et d'Erasme. Or Thevet a réuni dans l'espace du même chapitre deux épisodes distincts chez son modèle et qui manifestent les deux aspects complémentaires de l'inspiration de celui-ci: le premier a trait à l'escale prolongée à Chios, lorsque le poète exhale sa plainte solitaire au long des rivages:

Ou Theseus (qui fut à mon advis
Plus dur que n'est rocher que là je veis)
Laissa la pauvre Ariadne ravie
En la Candie [...][26];

le second est celui de la tempête survenue dans la mer Tyrrhénienne, entre Patras et Modon. Le motif de la tempête en mer peut passer tel quel — ou à peu près — dans le texte thévétien, qui relate un pèlerinage au Sinaï et à Jérusalem, via Constantinople et les îles grecques, dans les années 1549-1552. En effet, il n'est pas besoin de tirer beaucoup sur la narration versifiée de La Borderie, fortement empreinte d'érasmisme, comme on l'a vu, pour faire de la tempête cette épreuve initiatique qui révèle au chrétien sa propre élection au milieu des turpides criailleries du peuple qui l'entoure. Thevet remploie à cet égard les expressions les plus marquées et les plus péjoratives qui caractérisent chez son prédécesseur l'inconduite superstitieuse des gens de mer:

> Ce que j'estimois, et à present estime, moquerie, et chose plus Ethnique que Chrestienne, comme vray argument d'une defiance de Dieu[27].

En dépit de sa violence polémique, qui offusquera certain lecteur du temps de la Contre-Réforme[28], le passage, qui inclut le terme de «moquerie» déjà présent chez La Borderie et plus loin les expressions de «conjurations» et de «diaboliques adjuracions», ne dépare aucunement ce récit de pèlerinage pour le moins singulier qui doit aux *Adages* d'Erasme et plus encore à l'*Epitome topographica* du réformateur suisse Joachim Vadianus — lui-même correspondant et ami de l'humaniste de Rotterdam — des pages entières de géographie sacrée et de théologie.[29] Cordelier sensible aux «nouvelletez» religieuses, sans être pour autant clairement rallié à la Réforme, Thevet a rompu dans sa relation avec une bonne part de ce qui faisait la mythologie traditionnelle du Voyage d'Outre-Mer. Les reliques que l'on vénérait ici et là, les indulgences attachées à chaque étape du parcours en Terre Sainte sont étonnamment absentes d'une narration où les épîtres de saint Paul servent, de lieu en lieu, de guide tout à la fois géographique et spirituel. Le cordelier peut donc paraphraser La Borderie et affirmer comme lui sa ferme assurance

> en la sauvegarde de ce grand Patron, qui à un seul mot, tranquile, et rend coye la mer et ses vents[30].

L'on est alors dans le droit fil de la profession de foi figurant au début du périple levantin et qui souligne le sens profond de la vocation monastique du narrateur:

> l'homme entrant en Religion (principallement telle qu'est la mienne), quitte, renonce, et abandonne tous biens temporelz, à fin de vivre plus solitairement, et en plus grande seurté de concience, car qui plus ha des biens de ce Monde, plus est entrapé, et en plus grand danger, si Dieu ne lui fait grace d'en bien user[31].

Pour apprécier à sa juste valeur cette déclaration liminaire, il faut rappeler que le thème du monachisme volontaire de la primitive Eglise, dont Thevet est redevable à Vadianus, hante la *Cosmographie de Levant*. Le refus du monde et de ses vaines richesses signifie pour Thevet un abandon à la Grâce, sans qu'il soit véritablement question ici de la règle contraignante et des devoirs explétifs qu'elle entraîne. Le navigage, au péril des éléments et des hommes — la tempête est précédée d'une attaque de corsaires[32] —, devient alors la figure tangible de cet abandon total et confiant à la bonté du Très-Haut. Et le pèlerinage, dont le contenu pragmatique se perd, se réduit à n'être plus que l'expression condensée du «decours de peregrinacion humeine», comme il est dit d'emblée dans l'«Epître»[33]. Par là même, et en dépit d'un paradoxe apparent, l'itinéraire de Venise à Jérusalem d'André Thevet n'apparaît nullement incompatible avec la tradition érasmienne qui vitupérait, en particulier dans le *Naufragium* et sans parler de l'*Eloge de la Folie*, les sinistres aventuriers de cette sorte abandonnant famille et patrie dans l'espoir d'une indulgence plénière au bout du chemin.

Plus problématique s'avère, dans la narration thévétienne dominée par l'idée chrétienne de renoncement et de liberté en Dieu, l'insertion de l'épisode du séjour à Chios. L'on se souvient que La Borderie, seul en terre étrangère et loin de sa mie, était en proie aux élans contrastés et alternatifs de la mélancolie amoureuse. Evitant ses compagnons de voyage, il s'abandonnait «au seul plaisir de pensée secrette»[34]. D'où cette suite de mouvements désordonnés:

> *Je voys, je viens, j'espere, je regrette,*
> *Je considere, et voy la constructure*
> *Des bastimens de ce lieu de nature,*
> *Du port l'entrée...*
> *Ores m'enquiers des statutz de la ville,*
> *De quel tribut elle est au Turc servile...*
> *Je advise puis quel vent en mer domine...*
> *Tantost j'escry, et en vers je compose*
> *Ce que l'oeil void, ce que l'erreur propose*[35].

Reprenant terme à terme la série précipitée des verbes, Thevet oriente ce dynamisme en une quête tout autre. Ce n'est plus la nostalgie d'une amour profane qui aimante le narrateur, mais, situé à l'opposite, le désir impérieux de se rendre à Constantinople, et de là sur les lieux saints:

> Or estant là l'espace de neuf jours, je venois, j'allois, attendant et regrettant le tems propice à parfournir mon voyage: ores je considerois quel vent dominoit en mer: tantot je me transportois au rivage, ou les habitans du lieu disent, que Thesee laissa jadis Ariadné [...][36].

Dès lors, l'emprunt littéral est au service d'un récit qui va exactement à contresens de celui qui lui a donné et le branle initial et les circonstances secondaires. Il est vrai que la légende de Thésée et Ariane était mieux à sa place dans le contexte profane du *Discours*. Cinglant contre-exemple pour cet adepte de l'honnête amour qu'est La Borderie, le mythe, évoqué dans un moment de désarroi, entrait dans la logique d'une aventure sentimentale et personnelle. Il n'est plus qu'un ornement pour Thevet, une singularité locale parmi toutes celles qui jalonnent l'itinéraire oriental. Mais, mis à part cette résurgence mal assimilée du texte antérieur, Thevet est parvenu à rendre le palimpseste plus homogène que l'écrit premier. A la dualité des deux amours, humain et profane d'une part, sacré et divin d'autre part, que le «nom de mariage» apparaissait destiné à réconcilier, il a substitué l'unité de la crainte du Tout-Puissant. Aussi bien dans le calme plat de la relâche à Chios que sur la mer démontée (il s'agit désormais de l'Egée, Thevet ayant déplacé vers l'Est la séquence de la tempête située chez La Borderie dans la mer Tyrrhénienne), l'unique recours est en Dieu, la seule urgence est celle d'accomplir une «chose louable, et honneste aus Chrestiens»[37]. L'on pourrait dire que fort opportunément le célibat du moine franciscain est venu unifier l'hétérogénéité première d'un *Discours* tiraillé entre la passion amoureuse et l'adhésion de son auteur à l'évangélisme. Après ce vaste détour courtois par Chappuys et son émule, la «tempête en mer» réintègre son origine. Thevet, sans peut-être le savoir à ce moment, retrouve Erasme sous La Borderie. La complication du texte intermédiaire se dénoue dans la simplicité de la «fiance» en Dieu. La dédicataire féminine s'est effacée — elle n'a plus de lieu dans cet univers clérical marqué au coin de la pré-Réforme — et avec elle s'estompe le double truchement profane de l'*Epistre d'une Navigation* et du *Discours du Voyage de Constantinoble*.

Retour à Rabelais

Erasme est du reste immédiatement présent dans ce chapitre de la *Cosmographie de Levant* par la référence à l'adage «Aegaeum navigat» qui conclut le récit de la tempête[38] en parfait accord avec la légendaire méfiance des Anciens à l'endroit de l'élément marin. C'est ici l'écho à l'exclamation d'Antoine écoutant la narration, par Adolphe, de son naufrage:

> *Quelle folie de se confier à la mer!*[39]

Et Thevet, au moment d'embarquer, avait encore évoqué, en conformité avec «les epithetes des Poëtes tant Grecs, que Latins, les proverbes communs, et l'experience», cet élément «inconstant, perilleus et espouventable»[40].

L'ultime point de rencontre avec le *Naufragium* d'Erasme — et il ne s'agit peut-être là que d'une coïncidence fortuite — est la présence du feu Saint-Elme comme signe annonciateur de la tempête. Cette «grande clarté, que lon eust estimé estre un gros flambeau allumé» et qui «alloit se remuant et saultant par tous les endroits du navire», du tillac à la hune et de la proue au timon — prétexte pour l'auteur à faire étalage de ses connaissances nautiques[41] —, est décrite par Thevet dans sa *Cosmographie Universelle*, en un épisode qui amplifie la séquence de son premier ouvrage. L'interprétation donnée est rigoureusement la même que chez Erasme:

> là où ceste flamme est seule, c'est un vray signe de naufrage et subversion: mais [...] quand elle est petite, et qu'il en y a deux ou trois, c'est bon signe, pource que les vapeurs se consument, et n'ont rien qui soit glutineux[42].

Adolphe affirmait déjà: «Ce phénomène est pour les matelots un présage funeste si le feu est seul, heureux s'il est double»[43].

Si les *Colloques* d'Erasme demeurent pour Thevet une origine aveugle — la seule référence du chapitre est à l'auteur des *Adages* —, il est une autre source à cette réécriture cosmographique de la «tempête en mer». Rabelais, qui n'est nulle part nommé dans la *Cosmographie de Levant*, mais dont Thevet se flattera plus tard d'avoir été l'ami et le compagnon à Rome, tout en attaquant par ailleurs les «bourdes» du «panurgique grabeleur»[44], a fourni à son insu tout un membre de phrase:

> la seule lumiere que nous avions à nous pouvoir conduire, estoient foudres, esclairs, et infraccions des flambantes nues[44].

L'exacte rencontre de ces derniers mots avec un passage du chapitre 18 du *Quart Livre*[45] ne semble guère fortuite. Le rythme ternaire qui marque un effet stylistique d'amplification, non plus que le choc des vocables qui engendrent une sorte d'harmonie imitative, ne sauraient se retrouver ici par un simple hasard. D'autres pages de la même *Cosmographie* offrent du reste une indéniable parenté avec l'ouvrage de Rabelais: la distinction, topique il est vrai, entre les «marchans et negotiateurs» d'une part, lesquels risquent leur existence, tant physique que spirituelle, «pour aquerir chevance, ou pour augmenter leurs richesses», et d'autre part les esprits curieux, uniquement préoccupés de «voir et entendre» afin de posséder «sapience» et vertu, rappelle, semble-t-il, la considération analogue développée par Pantagruel devant Macrobe, maître échevin des Macréons.[46] En paraphrasant Rabelais, l'on peut dire que Thevet ne «voyage pour gain ne traficque de marchandise», et que la seule cause qui le meut dans ses pérégrinations est

> studieux désir de veoir, apprendre, congnoistre.

De la même manière, l'avertissement en forme de «proverbe commun»: «Peu, et Bon: qui latentement nous designe mediocrité (vraye perfeccion de toutes nos accions) devoir estre gardée en toutes choses», tel qu'on le trouve au début du chapitre VII de la *Cosmographie de Levant*[47], fait immanquablement penser à l'un ou l'autre des Prologues du *Quart Livre*: celui de l'édition partielle de 1548, où l'auteur argue de «ce que l'on dict communement»: «Un peu, et du bon»[48], ou celui de 1552, dans lequel l'adage est illustré de la façon que l'on sait dans l'ample «apologue ésopique» de Couillatris, bienheureux perdeur de cognée.[49]

Plus généralement, l'on pourrait affirmer que l'aventure intellectuelle et spirituelle poursuivie par Thevet dans sa première *Cosmographie* est en plus d'un point analogue à celle du *Quart Livre*. A l'instar de Pantagruel, auquel l'apparente la sainte curiosité dont l'éloge est plusieurs fois prononcé au cours du périple oriental[50], Thevet s'embarque au péril de la mer pour un profit qui n'est pas de ce monde, et il rencontrera sur sa route plus d'un sinistre écueil. De la sorte, l'ultime tempête de notre corpus rejoint, par delà les passions quelque peu égoïstes des poètes Claude Chappuys et Bertrand de La Borderie, l'ampleur d'une

vision morale et théologique qui avait fourni, à l'aurore des temps modernes, les deux plus brillantes illustrations du thème. Sans doute bien des audaces présentes chez Erasme ou chez Rabelais ne demeurent plus qu'en filigrane dans le texte thévétien — et cette nécessaire prudence, dont témoigne également l'autocensure pratiquée par le compilateur dans sa copie de Vadianus, s'explique aisément par la position du jeune Franciscain, alors prisonnier de son ordre. Il est à tout le moins symptomatique de voir que, dans l'un des derniers avatars que le géographe parvenu donnera de l'épisode, dans sa *Cosmographie Universelle* de 1575, l'attitude superstitieuse et blasphématoire des mauvais chrétiens, là encore coupables de «conjurations» — écrites cette fois sur de petits morceaux de papier abandonnés au courant, «pensans par telle chose appaiser la mer»[51] —, sera devenue celle des Grecs orthodoxes, les frères honnis du Levant.

Frank LESTRINGANT.

NOTES

[1] M.A. Screech, *L'Evangélisme de Rabelais. Aspects de la satire religieuse au XVIe siècle*, Genève, Droz, 1959, chap. III; du même, *Rabelais*, Londres, Duckworth, 1979, pp. 304-313 et 341-350. Cf. Florence M. Weinberg, «Comic and Religious Elements in Rabelais' Tempête en Mer», *Etudes rabelaisiennes*, XV (réunies par M.A. Screech), Genève, Droz, 1980, pp. 129-140.

[2] *Macaronea Merlini Cocai poete mantuani libri XVII*, post omnes impressiones, ubique locorum excussas, novissime recogniti, omnibusque mendis expurgati, Venise, 1520 (BN: Rés. pYc 951), livre IX, dont voici, en latin macaronique comme il se doit, l'argument:

«Deveniunt chari baldus leonardus amici.
Per mare portantur: tesinos cingar agabbat.
Nascitur horribilis tempestas: nomina ventis
Ponuntur: multos socii occidere sgiavones.
Vota facit cingar si scapant ab aequoris ira.
Tandem tempestas fugiit nascente bonazza.»

[3] André Thevet, *Cosmographie de Levant*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1554 et 1556. Nous citons d'après la seconde édition, à l'orthographe réformée, et augmentée de plusieurs gravures.

[4] C'est la première des pièces publiées par Aline Mary Best dans Claude Chappuys, *Poésies intimes*, Genève, Droz, 1966, pp. 123-148. En dépit d'un titre particulièrement malencontreux et pour le moins anachronique dans son expression, ce volume constitue une fort bonne édition critique des œuvres souvent iné-

dites de ce poète originaire de Tours qui fut l'ami de Rabelais et peut-être son inspirateur direct pour l'épisode qui nous intéresse ici.

[5] Bertrand de La Borderie, *Le Discours du Voyage de Constantinoble, Envoyé dudict lieu à une Damoyselle Françoyse*, Lyon, Pierre de Tours, 1542 (BN: J.12286). Il y eut plusieurs rééditions, notamment dans des recueils collectifs en 1546, 1547 et 1548. Voir sur ce point l'étude de Charles H. Livingston, «Un disciple de Clément Marot: Bertrand de La Borderie», *Revue du Seizième Siècle*, XVI, 1929, pp. 219-282. V.L. Bourrilly, «Bertrand de La Borderie et le *Discours du Voyage de Constantinoble* [*sic*], 1537-1538», *Revue des Etudes rabelaisiennes*, IX, 1911, pp. 183-220, fut le premier à attirer l'attention sur la qualité de cette épître et à formuler un possible rapprochement avec Rabelais.

[6] B. de La Borderie, *Discours* [...], pp. 20-21.

[7] André Thevet, *Cosmographie Universelle*, Paris, P. L'Huillier et G. Chaudière, 1575, t. II, livre VII, chap. 12, f. 226 v°.

[8] André Thevet, surtout à l'époque de sa maturité de «cosmographe de quatre rois», se targuait volontiers de ses connaissances techniques en matière de navigation. Outre son voyage au Levant, dans les années 1549-1552, il s'était rendu au Brésil en 1555-1556 dans la compagnie du Chevalier Nicolas Durand de Villegagnon.

[9] Le *Polyhistor* du géographe latin Caius Julius Solinus servit en effet de modèle et de source pour la *Cosmographie de Levant* d'André Thevet. Voir, sur la définition de ce genre, notre «Introduction» à l'édition critique de ce texte (éd. de Lyon, 1556), Genève, Droz, 1984.

[10] Erasme, *Le Naufrage*, trad. Victor Develay, Paris, Mazenod, 1963, pp. 40-41. Cf. Claude Chappuys, *op. cit. supra, note 4*, p. 130, note 20.

[11] Erasme, *op. cit.*, p. 37. Adolphe: «Ces montagnes sont des verrues en comparaison des vagues de la mer. Chaque fois que nous montions, nous aurions pu toucher la lune du doigt.» Cf. Claude Chappuys, *op. cit. supra, note 4*, p. 137, note 38.

[12] Voir sur ce point A.M. Best, *op. cit. supra, note 4*, pp. 31-33.

[13] Claude Chappuys, *Epistre d'une Navigation*, in *op. cit. supra, note 4*, p. 130, v. 116-117.

[14] Pierre Boaistuau, *Le Théâtre du Monde (1558)*, éd. critique par Michel Simonin, Genève, Droz, 1981, pp. 122-123, manchette.

[15] La première édition est de 1547. Nous faisons ici référence au *Livre de plusieurs Pieces, c'est à dire, faict et recueilly de divers Autheurs, comme de Clement Marot, et autres*, Lyon, Nicolas Bacquenois, 1548 (BN: Rés. Ye 2723). *Le Discours du Voyage de Constantinoble* [...] *par le seigneur de La Borderie* occupe les feuillets 2 à 33 v° de ce recueil. La *Conformité de l'Amour au Navigage* de Jacques Colin, «abbé de S. Ambrois», se trouve aux ff. 103 v° - 106 v°.

[16] Jacques Colin, *op. cit.*, f. 105 r°, strophe 9.

[17] Charles H. Livingston, «Un disciple de Clément Marot [...]», *art. cit. supra, note 5*, p. 232, prend l'exact contrepied de l'étude de V.L. Bourrilly citée plus haut (note 5) et dénie toute originalité au *Discours*, dont le succès, à l'époque, serait immérité: «Si l'*Epistre d'une Navigation* (de Claude Chappuys) n'amoindrit en rien l'originalité de Rabelais, le *Discours* de La Borderie, par contre, perd toute la sienne.» Cette affirmation sans nuances est évidemment irrecevable.

[18] B. de La Borderie, *Discours* [...], p. 48 et p. 21, respectivement pour ces deux citations.

[19] *Ibid.*, p. 19.

[20] *Ibid.*, p. 21.

[21] *Ibid.*

[22] *Ibid.*

[23] *Quart Livre*, chap. 21, éd. Guy Demerson (Le Seuil, coll. «L'Intégrale», 1973), p. 644: «Allors feut ouye une piteuse exclamation de Pantagruel, disant à haulte voix...». En priant en son for intérieur, La Borderie reproduit l'attitude d'Adolphe, le protagoniste du *Naufragium* d'Erasme, et celle de cette jeune femme serrant son enfant dans ses bras, qui est la première rescapée du désastre. Voir la trad. de Victor Develay, p. 42.

[24] Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, coll. «Poétique», 1982, p. 425. L'on sait que *Vendredi ou la vie sauvage* (1971), réécriture à l'usage du public en culottes courtes de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1967), se rapproche parfois à la lettre près du *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, qui a servi d'hypotexte explicite au premier roman.

[25] André Thevet, *Cosmographie de Levant*, chap. XI: «De l'Isle de Chio», pp. 43-48.

[26] B. de La Borderie, *Discours* [...], p. 49. Cf. André Thevet, *Cosmographie de Levant*, chap. XI, p. 46.

[27] André Thevet, *ibid.*, p. 47.

[28] Dans l'exemplaire de la *Cosmographie de Levant* (Lyon, 1556) conservé à la Bibliothèque Inguimbertine de Carpentras sous la cote Kr 849, et portant en couverture un ex-libris manuscrit «A Gilles de Gamaches» et la date de «1563», les mots de «conjurations» et «diaboliques adjuracions» ont été soigneusement cancellés. De même la plus grande partie de la phrase que nous citons a disparu sous une biffure presque continue. Ces ratures apparaissent d'autant plus significatives qu'elles sont les seules que comporte un exemplaire par ailleurs intact.

[29] L'*Epitome Trium Terrae Partium* (Zürich, Froschauer, 1534) de Joachim Vadianus (ou de son vrai nom, Joachim von Watt, 1484-1559), apparaît très exactement en filigrane de 21 des 58 chapitres qui forment la *Cosmographie de Levant*. Thevet emprunte notamment à cet ouvrage, où la description géographique sert de support à un exposé doctrinal de théologie réformée, des développements sur le monachisme primitif (chap. 36 et 50) et sur les voyages de saint Paul (chap. 52 à 56). Voir sur cette filiation notre édition critique citée plus haut à la note 9.

[30] André Thevet, *Cosmographie de Levant*, chap. XI, p. 48. Allusion au miracle du Christ à Tibériade apaisant les éléments par sa seule voix (*Matthieu,* VIII, 27; *Marc,* IV, 41; *Luc,* VIII, 25).

[31] André Thevet, *Cosmographie de Levant*, chap. III, p. 21.

[32] *Ibid.*, chap. VIII: «De l'assaut et combat que nous eumes sur Mer par les Turqs».

[33] *Ibid.*, «A Monsigneur, Monsigneur François, Conte de La Rochefoucaud» (lequel, notons-le en passant, sera plus tard l'un des chefs du parti protestant), p. 6.

[34] B. de La Borderie, *Discours* [...], p. 48.

[35] *Ibid.*, pp. 48-49.

[36] André Thevet, *Cosmographie de Levant*, chap. XI, p. 45.

[37] *Ibid.*, «Preface», pp. 15-16.

[38] Erasme, *Adagiorum chiliades quatuor*, Bâle, Froben, 1540, III, 1, 47, p. 645. Cf. André Thevet, *Cosmographie de Levant*, chap. XI, p. 48:

> «De sorte qu'à bon droit pouvoit estre dit de nous ce que anciennement disoient les Sages: *Ilz navigent en la mer Egee*, voulans par cela signifier l'eminent peril, et grand danger qui y est.»

[39] Erasme, *Le Naufrage*, p. 38.

[40] André Thevet, *Cosmographie de Levant*, chap. III, p. 20. Cf. chap. XI, p. 47.

[41] André Thevet, *Cosmographie Universelle*, t. I, livre VII, chap. 12, f. 226 v°.

[42] *Ibid.*, f. 227 r°.

[43] Erasme, *Le Naufrage*, p. 37.

[44] Voir sur ce point la contribution d'Arthur P. Stabler aux *Etudes rabelaisiennes*, XI, Genève, Droz, 1974, pp. 57-62: «Rabelais, Thevet, l'Ile des Demons, et les paroles gelées». Sur le séjour romain de Thevet et Rabelais en 1535-1536, voir l'ouvrage d'Arthur Heulhard, *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz*, Paris, Librairie de l'Art, 1891, pp. 76-78. Heulhard a cette jolie formule pour caractériser la soif de savoir du jeune cordelier d'Angoulême: «s'il a, comme Pline, des candeurs de commère, il en a aussi les curiosités inquiètes et frétillantes» (p. 76).

[45] Rabelais, *Quart Livre*, chap. 18 (éd. Marichal, p. 103; éd. G. Demerson, p. 633).

[46] André Thevet, *Cosmographie de Levant*, «Preface», p. 14. Cf. chap. III, p. 21, et Rabelais, *Quart Livre*, éd. G. Demerson, chap. 25, p. 653.

[47] André Thevet, *Cosmographie de Levant*, chap. VII, p. 29.

[48] Rabelais, *Quart Livre*, éd. G. Demerson, p. 769.

[49] *Ibid.*, pp. 571-581.

[50] Notamment dans l'épître, p. 3, la préface, pp. 13-14, le chap. III, p. 21, etc.

[51] André Thevet, *Cosmographie Universelle*, t. I, livre VIII, chap. 3, f. 246 r°.

F. L.